

# Theo Pinkus 1909-1991

Autor(en): **Vuilleumier, Marc**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **9 (1993)**

PDF erstellt am: **22.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## THEO PINKUS 1909-1991<sup>1</sup>

C'est une figure originale et pittoresque qui a brusquement disparu, au matin du 3 mai 1991, à Zurich, en la personne de Theo Pinkus. Innombrables étaient ses relations, surtout en Europe centrale. Dans les milieux les plus variés de la gauche, il jouissait d'une notoriété qui, grâce à sa mémoire étonnante, lui permettait d'intervenir, d'utiliser, de mettre en relations les groupes et les personnes les plus divers. Comme il s'intéressait particulièrement à l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme, et qu'il le faisait autant en libraire et en commerçant avisé qu'en militant, il participait, de près ou de loin, à toutes les rencontres, discussions, congrès, expositions, commémorations possibles. Ainsi n'a-t-il pas manqué une seule des rencontres internationales de Linz jusqu'en 1990. Sa silhouette quelque peu chétive, son visage au front immense, encadré d'une épaisse et volumineuse chevelure blanche, ses yeux noirs et vifs enfoncés sous d'épais sourcils attiraient aussitôt l'attention.

Mais on aurait tort de s'en tenir à cet aspect extérieur; la biographie de Pinkus mérite attention car elle nous mène au coeur des problèmes et des contradictions d'une génération de militants communistes: ceux dont l'arrivée à l'âge adulte a plus ou moins coïncidé avec l'avènement du nazisme et le renforcement du stalinisme. Et l'on dispose, pour en juger, d'un document de première main: la reconstruction opérée par une équipe de jeunes historiens à partir de conversations avec Pinkus et sa compagne, Amalie Pinkus-De Sassi<sup>2</sup>. Cet ouvrage collectif a lui-même une histoire. Il est né d'une série d'entretiens enregistrés en 1979, alors qu'on envisageait de publier, à l'occasion des 70 ans de Pinkus, un recueil de mélanges. Le projet ayant échoué, on reprit l'enregistrement sur la base duquel on élaborait de nouveaux questionnaires. Aux réponses de l'intéressé s'ajoutèrent des documents personnels: journal tenu durant son adolescence, correspondances, coupures de presse, etc. La biographie d'Amalie ainsi que divers

---

<sup>1</sup> Ce texte a été rédigé pour une publication hongroise, l'«Annuaire 1993 d'histoire du mouvement ouvrier», Budapest [*A Nemzetközi Munkásmozgalom Történetéből Evkönyv 1993*].

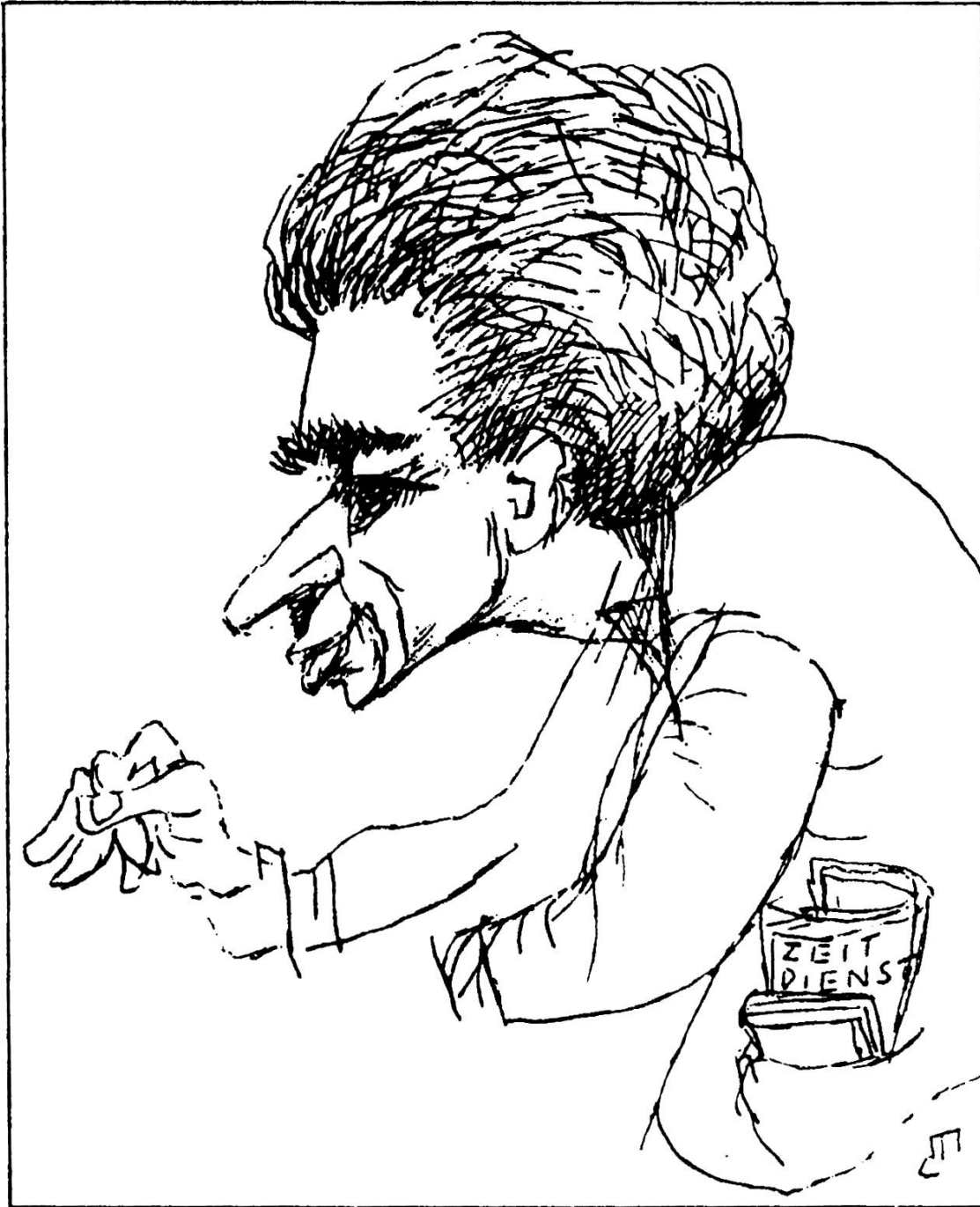
<sup>2</sup> Rudolf M. Lüscher und Werner Schweizer, *Amalie und Theo Pinkus-De Sassi. Leben im Widerspruch*. Mitarbeit von Urs Rauber, Iris Maier und Willy Nabholz, Zurich, Limmat-Verlag Genossenschaft, 1987, 420 p. On annonce une réédition augmentée d'entretiens enregistrés en 1989-1990. Signalons aussi un volume d'hommages: *Erinnern und ermutigen. Hommage für Theo Pinkus 1909- 1991*, Zurich, Stiftung Studienbibliothek zur Geschichte der Arbeiterbewegung, 1992, 192 p.

témoignages complétèrent la masse documentaire. Comme l'équipe des historiens ne demeurait pas stable (l'un des initiateurs, R. M. Lüscher est mort en 1983) mais que, sans cesse, de nouveaux participants succédaient à ceux qui se retiraient, les questions et les points de vue qui les guidaient étaient des plus variés. Cette lente élaboration, en huit ans, aura constitué, pour ceux qui s'y étaient livrés, une espèce de séminaire au cours duquel ils auront certainement beaucoup appris. Bien entendu il a fallu, pour la publication, réduire cette masse documentaire, quitte à sacrifier des points intéressants, nous avertit-on, et à obscurcir le processus et le développement de cette existence.

Bien sûr on peut toujours être sceptique devant une biographie écrite à partir des propos de l'intéressé, mais il faut reconnaître que celle-ci ne tombe nullement dans l'hagiographie; ses auteurs ont su donner la parole à Pinkus mais aussi confronter son témoignage à d'autres; ils lui ont posé les questions adéquates, parfois sur des points délicats -il n'y a pas toujours répondu complètement d'ailleurs. En somme, ils ont écrit un ouvrage qui mêle étroitement et adroitement histoire, documents bruts et reconstruction historique plus classique, surtout dans les premiers chapitres. C'est sur ce livre essentiellement que nous nous sommes fondés dans les lignes qui suivent.

Paul Theodor Pinkus est né le 21 août 1909 à Zurich. Ses parents appartenaient tous deux à des familles juives de Breslau; le père, Lazar Felix, était fils d'un marchand de soie; la mère, Else, fille d'un commerçant en vins. Les deux s'étaient connus sur les planches du théâtre de Lindau où Felix avait été engagé comme dramaturge alors qu'Else Flatau, qui s'était formée à Berlin avec Max Reinhard, y tenait un rôle. Mariés en 1908, ils abandonnèrent la scène, Else se bornant, de temps à autres, à quelques récitals, tandis que son mari, qui avait fait des études d'économie politique à Breslau et à Berne, devenait rédacteur de revues et se faisait naturaliser. En 1918, désireux d'acquérir une fortune pour vivre selon ses goûts et ses inclinations, il se lança dans les affaires, créant une société financière.

Les qualités d'adaptation dont le couple fit preuve sont tout fait typiques de ces immigrés d'Europe centrale et orientale si nombreux en Suisse avant 1920, où il jouèrent un rôle important dans la vie intellectuelle, les sciences, la culture voire même la politique. Toutefois, si l'intégration semble apparemment réussie, les Pinkus n'en restent pas moins, aux yeux de beaucoup, ce que les Zurichois nomment, dans leur dialecte, des «*Papiirlischwizer*», des Suisses par leurs papiers d'identité. Comme le relève l'ouvrage, ils demeurent, malgré leur passeport à l'écusson helvétique, triplement exilés: comme Suisses d'adoption trop récente dans un pays où se développent l'étroitesse nationaliste et la réaction xénophobe; comme intellectuels libéraux de gauche dans une société de plus en plus hostile à ce type social; comme juifs dans un milieu où croît l'antisémitisme.



*Theo Pinkus caricaturé amicalement, dessin de Carl Meffert alias Clément Moreau (Gretler's Panoptikum zur Sozialgeschichte, Zurich)*

Le jeune Theo bénéficia d'une ambiance culturelle très favorable, d'une existence aisée, dans une villa sur les pentes du Zürichberg, la colline des riches. Tout semblait favoriser l'enfant, puis l'adolescent, qui semble toutefois avoir souffert des absences continuelles de son père, toujours en voyages d'affaires, parfois accompagné de sa mère. Son assiduité et ses

résultats scolaires laissaient beaucoup à désirer, même quand il fut placé dans une école privée renommée. Rebelle à la discipline scolaire, Theo lisait abondamment, d'une manière quelque peu désordonnée. Mais surtout, il s'engage très activement dans des associations de jeunes lycéens qui, sans orientation politique déterminée, traduisent néanmoins les aspirations de leurs membres à une existence et à une société différentes. C'est là, avec ses camarades, que Theo discute, organise, fait ses premières expériences de la vie associative et même, disons-le, acquiert une certaine formation politique. C'est à ce moment aussi qu'il lit quelques ouvrages socialistes et communistes et qu'il prend conscience des inégalités sociales et de la contradiction entre sa situation de fils de banquier et ses aspirations socialistes. En 1926, il arbore un ruban rouge à sa boutonnière, le 1er mai; à la fin de l'année, il prend part pour la première fois à une manifestation de rue.

1927 est une année charnière pour le jeune Pinkus: son engagement politique se précise à travers l'association lycéenne dont les éléments les plus avancés, autour de lui, se rapprochent des organisations ouvrières, socialistes d'abord puis communistes; la faillite de la société financière de son père met fin à la vie bourgeoise et à ses facilités; faute d'argent, Theo doit quitter l'école, ce qu'il fait avec plaisir; il désire devenir libraire et, pour cela, débarque à Berlin le 14 septembre 1927. Le lendemain, il se présente chez l'éditeur Ernst Rowohlt, où il commence aussitôt à travailler; il y effectuera ses deux ans d'apprentissage.

Devenu membre de la Jeunesse communiste, Theo passe tous ses loisirs à militer: assemblées, cours de formation, meetings, manifestations de rue... Les luttes de fraction au sein du KPD ont leur répercussions au sein de la KJVD, la Jeunesse communiste. Pinkus y est naturellement impliqué. Comme pour beaucoup, ce qui compte à ses yeux, c'est la loyauté et la fidélité au Parti (incarné par sa direction...) plus que les arguments des diverses oppositions. Aussi occupe-t-il quelques charges au sein de la KJVD: «*Polleiter*», dans le jargon d'alors, à Schöneberg.

En 1930, il passe au KPD et, en même temps, quitte Rowohlt pour l'*Internationaler Arbeiter Verlag*, dans le Karl-Liebknecht-Haus, siège du Comité central du Parti. Il y est employé à des tâches assez diverses; c'est là qu'il eut l'occasion d'approcher Willi Münzenberg, pour lequel il nourrit une admiration sans bornes et auquel il fera souvent référence à partir des années 1960. Il ne fait aucun doute que la figure du célèbre propagandiste représentait pour lui un véritable modèle.

En outre il militait au sein du groupe librairie de la Fédération centrale des employés (*Zentralverband der Angestellten*) à direction social-démocrate tandis qu'on l'élisait à la *Reichsleitung der Revolutionären Gewerkschaftsopposition* (RGO), double appartenance à laquelle mettra fin son exclusion de la Fédération, en tant que communiste, en janvier 1930.

Les cinq ans et demi que passe Theo à Berlin constituent pour lui une expérience décisive, tant pour le développement de sa personnalité que

pour l'expérience qu'il y accumule et les relations qu'il y noue et qu'il retrouvera, quelques fois beaucoup plus tard. L'arrivée de Hitler au pouvoir y met fin. Perquisitionné en mars 1933, Pinkus se voit confisquer son passeport. Il s'en fait remettre un autre par la Légation de Suisse et s'empresse de gagner Zurich.

Là, il retrouve son ancien camarade de la KJVD à Berlin Schöneberg, Heinrich Kurella qui, illégalement en Suisse, mettait sur pied la *Rundschau Nachrichtenagentur* (RUNA), une agence de presse de l'Internationale communiste. Pinkus est aussitôt engagé et y travaillera cinq ans, ce qui le mettra en contact avec une foule de communistes de tous pays qui passent par la Suisse ou y séjournent clandestinement. C'est en 1934 qu'il se lie avec celle qui sera sa compagne: Amalie De Sassi, fille de pauvres émigrés tessinois, elle aussi militante du PCS, une remarquable personnalité dont il faudrait parler longuement.

Tout en travaillant à la RUNA, Pinkus appartient à la direction pour Zurich du PCS et pratique le «travail de masses», comme on disait, dans diverses organisations extérieures au Parti: *Kultur und Volk*, dont il est un des fondateurs et qui, à ses débuts, favorise la fréquentation des théâtres par les ouvriers en leur fournissant des places à des prix avantageux (rappelons que c'est l'époque où, grâce à la présence de nombreux émigrés, le Schauspielhaus est à son zénith); les *Amis de la Nature*, dirigés par les socialistes, où il ne se borne pas aux plaisirs du ski et des excursions, mais où, avec quelques autres il contribue à mettre sur pied une section de tourisme populaire.

En 1938, Pinkus est licencié par la RUNA pour fautes graves. Sans travail, il sera engagé, pour un salaire de misère par Karl Hofmaier, le secrétaire du PCS, pour s'occuper d'une firme d'importation de films français, mise sur pied par le PCF. Mais la guerre y mettra fin. Désormais il ne sera plus, ni directement ni indirectement, un salarié de l'appareil communiste, comme cela avait été le cas depuis 1933.

Durant ces sept ans, sans exercer de responsabilité importante, il avait été mêlé de près à la vie interne de l'appareil, avait dû adopter les changements successifs de ligne politique, accepter l'exclusion des opposants, approuver les procès de Moscou: il avait connu, en Allemagne, deux des condamnés: Berman-Jurin (Hans Staun) et Krugljansky (Fritz David). Comment a-t-il réagi? Sans vouloir mettre en doute sa sincérité lorsque, à un demi-siècle d'intervalle, il tente, pour ses jeunes interlocuteurs, une reconstruction de son passé, on peut estimer celle-ci par trop superficielle, même si elle comporte nombre d'éléments intéressants.

Remarquons que Pinkus n'a jamais pu savoir quelles étaient les fautes qui avaient motivé son renvoi de la RUNA. Le soupçonnait-on à cause de ses relations avec Heinrich Kurella, qui l'avait fait engager et qui, en 1937, avait disparu dans les prisons de Staline? Ou n'était-il que la victime inconsciente d'un règlement de comptes à un autre niveau? Toujours est-il

qu'il avait, à cette occasion, subi lui aussi les procédés staliniens. Si, comme beaucoup de ses camarades, il les a supportés, s'il a accepté les revirements politiques et cru aux accusations lancées contre les opposants, c'est parce qu'à l'instar de beaucoup de militants il lui était devenu impossible de concevoir son existence en dehors de la III<sup>e</sup> Internationale. Par elle, il était en contact avec l'univers entier; la préparation de la révolution mondiale donnait un sens à sa vie. Où et comment un homme comme lui, n'ayant fait qu'un apprentissage de libraire, aurait-il pu trouver des occupations intellectuellement et socialement aussi gratifiantes que celles que lui fournissait le Parti? Où aurait-il pu mieux utiliser les acquis culturels disparates qu'il devait à son origine et à son éducation bourgeoises? Parmi les cadres communistes il y eut beaucoup de ces semi-intellectuels, terme que nous voudrions dépouiller de sa connotation péjorative<sup>3</sup>.

Un autre élément, relevé par Pinkus lui-même, l'a aidé à accepter la politique et les méthodes de la III<sup>e</sup> Internationale, c'est son travail à l'extérieur du Parti. En pleine période de lutte contre le «social-fascisme», la pratique quotidienne telle qu'il l'a vécue au sein des organisations de masses où il militait était passablement différente. Il serait aujourd'hui difficile de juger équitablement ce qu'il en était réellement dans le cas personnel de Pinkus. Ce qui est certain, c'est qu'il ne faut jamais perdre de vue les différences qui peuvent exister entre les positions adoptées par une direction et leur traduction dans les faits, à la base, dans la pratique quotidienne. Le hiatus entre les deux était-il plus grand dans le petit et faible PCS que dans d'autres partis plus fortement structurés? Ce n'est pas impossible, encore qu'il faille avancer très prudemment dans le domaine comparatif. Toujours est-il que, dans le cas de Pinkus au moins, le travail à l'extérieur du Parti lui a laissé une certaine marge d'autonomie qui lui a servi de contrepoids et lui a probablement permis de résister plus facilement aux tensions qui déchiraient les militants.

L'interdiction du PCS valut une perquisition à Pinkus, qui ne fut pas autrement inquiété. Au début de 1942, il comparut devant une commission présidée par Humbert-Droz qui prononça son exclusion pour avoir toujours travaillé en marge du Parti et y avoir constitué une fraction. En même temps un des périodiques clandestins du PCS l'accusait d'être un agent du réformisme et de la social-démocratie. Amalie, elle, fut simplement rayée de l'effectif en tant qu'épouse... En réalité, estimera Theo beaucoup plus tard, il n'était que l'instrument d'une manoeuvre de Hofmaier qui, dans sa lutte implacable contre Humbert-Droz, cherchait à couper celui-ci de tous ses appuis. Grâce à des accusations montées de toutes pièces ou ne reposant que sur quelques indices, on obligeait ce dernier à exclure certains de ses

---

<sup>3</sup> Il y aurait certainement des recherches à faire en ce sens; cf., de ce point de vue, Jeanine Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, 1983.

partisans réels ou potentiels. Quand il sera suffisamment isolé, son tour viendra, en janvier 1943<sup>4</sup>.

Le conflit entre les deux dirigeants du PCS impliquait aussi deux conceptions stratégiques totalement différentes, comme la dissolution de l'Internationale communiste n'allait pas tarder à le montrer, en mai 1943. Humbert-Droz, rejoint par quelques communistes eux aussi exclus, dont Pinkus, préconise l'entrée au PSS pour réaliser ainsi l'unité ouvrière. C'est ce qu'il fera avec Theo, et il le fera même si bien, en parfait homme d'appareil, qu'il se retrouvera aussitôt employé du secrétariat du PSS et enfin secrétaire central... Mais au PCS, après diverses tergiversations qui, aujourd'hui encore, sont loin d'être claires, on choisit une autre forme d'unité, restreinte à l'extrême-gauche: le PCS fusionnera avec la *Fédération socialiste romande* de Léon Nicole ainsi qu'avec quelques groupes de la gauche socialiste en Suisse alémanique pour former le *Parti suisse du Travail* (PST).

Quant à Pinkus, devenu membre du PSS, il continuera à y défendre ses idées communistes, un peu comme il l'avait fait auparavant dans les organisations extérieures auxquelles il appartenait. Avec le début de la guerre froide et la tension croissante entre communistes et socialistes, sa position devenait de plus en plus difficile. D'autant plus qu'il avait renoué avec ses connaissances d'avant-guerre, parvenues entre temps à des responsabilités politiques en Allemagne de l'Est et dans les démocraties populaires. Répondant à une invitation, il s'était rendu à Prague pour la fête du 1<sup>er</sup> Mai 1948 ce qui provoqua de sérieux remous au sein du PSS. En 1950, une photo au téléobjectif, parue dans la presse, où on le reconnaissait, à Berlin, au côté de membres de la *Jeunesse libre* et d'officiers soviétiques, fournira à Humbert-Droz le prétexte pour demander et obtenir son exclusion du Parti...socialiste, cette fois!

Aussitôt Edgar Woog, secrétaire du PST, qui, en 1942, avait siégé dans la commission qui avait exclu Pinkus du PCS, lui proposa d'adhérer au PST, ce qu'il accepta. Il en demeurera membre jusqu'à sa mort.

Mais il faut remonter un peu en arrière pour parler d'un autre côté des activités de Theo: la librairie. Au début de la guerre, dans ses tentatives diverses et variées pour gagner sa vie, il avait eu l'idée d'établir un service de recherche de livres épuisés (*Büchersuchdienst*). L'intuition était bonne et la conjoncture favorable. Le nazisme avait banni des éditions allemandes quantité d'auteurs et d'oeuvres qu'on ne parvenait plus à se procurer. D'autre part, nombre d'intellectuels allemands qui avaient émigré outre Atlantique en passant par la Suisse avaient pu y faire expédier leur bibliothèque et l'avaient vendue. Les caves des libraires d'occasion étaient

---

<sup>4</sup> Jenny Humbert-Droz, «Quelques souvenirs, trois moments forts», *Centenaire Jules Humbert-Droz, Colloque sur l'Internationale communiste. Actes*, La Chaux-de-Fonds, Fondation Jules Humbert-Droz, 1992, p. 29-30 .

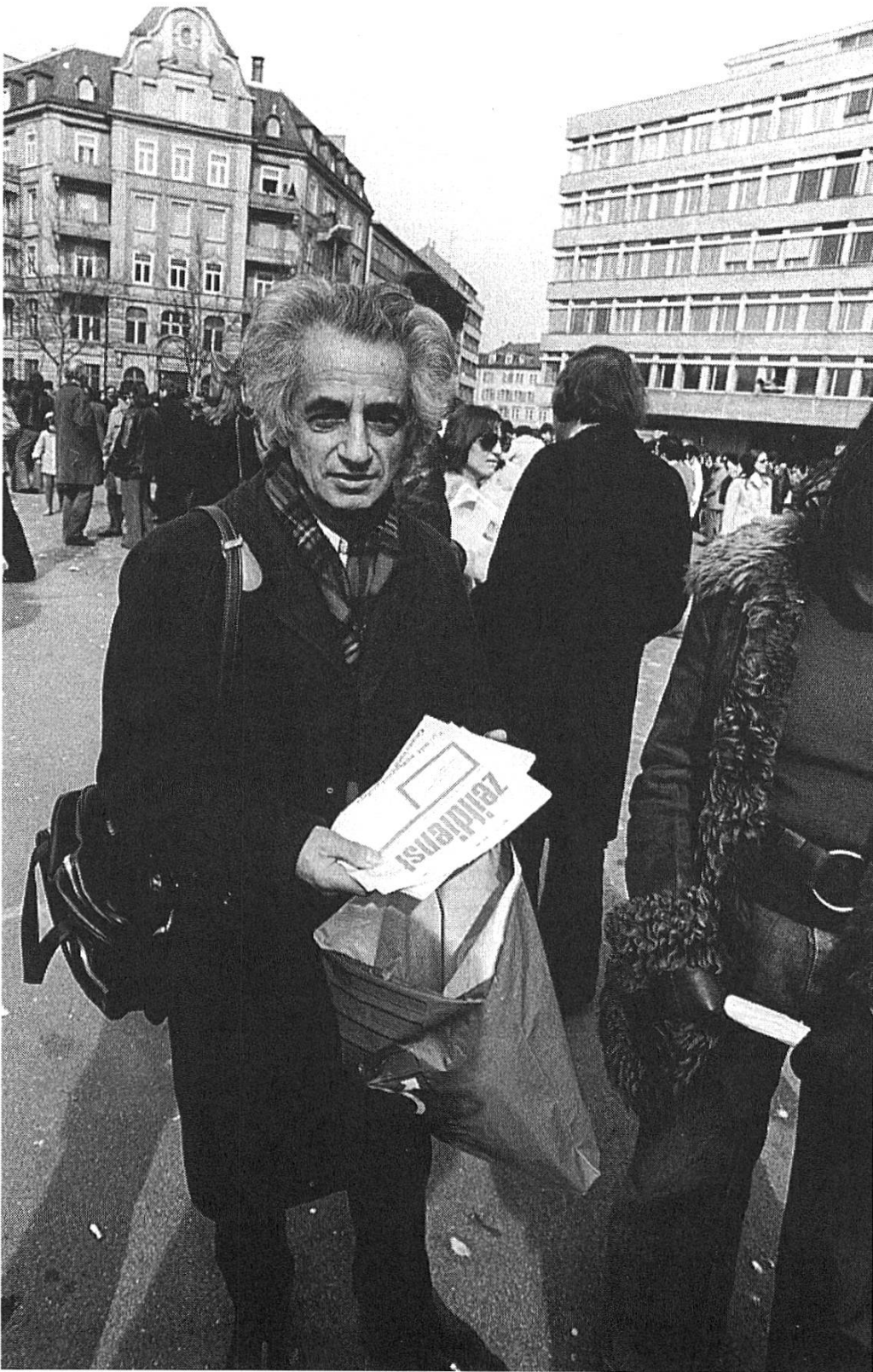


pleines. D'une façon tout à fait artisanale, Pinkus obtint d'y prélever ce qui pouvait intéresser ses clients. Rapidement, il parvint à perfectionner son système et, dès qu'il eut son propre local, il commença à acheter lui-même des bibliothèques privées. Puis il ouvrit une boutique d'*Antiquariat*, publiant périodiquement des catalogues.

Cette conjoncture favorable se poursuivit plusieurs années après la fin de la guerre. Mais surtout, Pinkus élargit son terrain de chasse. En 1946, il a fait son premier voyage d'affaires à Vienne; en 1947, c'est en Tchécoslovaquie qu'il se rend et où il charge un plein wagon de chemin de fer. Il y retournera régulièrement pendant quelques années; en effet, dans des dépôts improvisés, dorment d'innombrables bibliothèques allemandes, confisquées par les nazis, ainsi que quantités de livres abandonnés par la population des Sudètes lors de son expulsion. Dans cette masse, que les Tchèques bradent à des prix intéressants, se cachent quelques trésors. Puis c'est un voyage à Budapest. Mais c'est surtout la zone soviétique, devenue plus tard la DDR, qui va fournir à Pinkus son principal terrain de chasse, grâce aux nombreuses relations qu'il compte parmi les nouveaux administrateurs et fonctionnaires. En 1950-1952, il devient un véritable pendulaire entre Zurich et Berlin, où il se rend tous les quinze jours. Peu à peu, à cause de son intérêt personnel, il se spécialise de plus en plus dans l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme. C'était l'époque où, en Suisse, de nombreuses organisations ouvrières liquidaient les petites bibliothèques qu'elles avaient constituées à la fin du siècle dernier. Pinkus les rachètera autant qu'il le pourra, y découvrant parfois d'exceptionnelles raretés. En même temps, l'intérêt des milieux académiques pour ce genre d'ouvrage commençait à s'éveiller et les commandes de bibliothèques universitaires et d'instituts affluèrent. C'est à cette occasion que Pinkus entre en relations avec G. Feltrinelli, alors que celui-ci mettait sur pied son institut, à Milan.

Aux ouvrages d'occasion la librairie ajouta les livres neufs, se spécialisant dans l'importation des éditions de l'Allemagne de l'Est. A la foire de Leipzig de 1949, Pinkus conclura un accord avec les représentants de la jeune République populaire de Chine à laquelle, pendant plus de vingt ans, il fournira les parutions scientifiques et techniques occidentales, contre paiement d'avance et une commission de 10%. Tout cela permit une extension régulière de la librairie et de son chiffre d'affaire, malgré l'hostilité anticomuniste dont elle était l'objet.

Membre du PST, Pinkus n'y a joué qu'un rôle assez effacé, tout occupé à ses affaires personnelles, à la périphérie. Toutefois, à la mort de Staline, il est l'un des trois orateurs à la manifestation solennelle du Parti, à Zurich. Jusque vers 1954, il demeure d'une orthodoxie apparemment sans faille. Avant guerre, il avait connu: Noël Field, sur le nom duquel reposaient les accusations des procès Rajk et Slansky; Sandor Rado, le chef en Suisse d'un précieux réseau de renseignements militaires durant la guerre, qui fut, comme remerciement, emprisonné à son arrivée à Moscou en 1945; Tony



*«Avez-vous déjà le Zeitdienst?». Theo Pinkus distribuant son journal sur l'Helvetiaplatz de Zurich en 1975. (Gretler's Panoptikum zur Sozialgeschichte, Zurich)*

Drittenbass, une militante de Zurich qui avait épousé un réfugié hongrois qu'elle avait suivi dans son pays, où elle mourra en prison au moment de l'affaire Rajk; d'autres encore... Néanmoins, dans le petit périodique *Zeitdienst* qu'il avait lancé en 1948 et qui prétendait regrouper les socialistes de gauche, il n'hésita pas à entrer en conflit avec le rédacteur Hugo Kramer, un socialiste religieux, à propos des procès de Budapest et de Prague, conflit qui se soldera par le départ de Kramer. Plus tard, lors d'un séjour de vacances en Hongrie, durant l'été 1956, Pinkus retrouvera Rado et Field, libres...

En octobre-novembre 1956, les événements de Hongrie déclenchent une vague de protestations populaires en Suisse, qui se dirige vers les communistes suisses, leurs sympathisants ou ceux qui sont soupçonnés de l'être. La librairie de Pinkus est menacée; le propriétaire de l'immeuble lui donne son congé; Theo réussira à acheter une maison voisine, dans la vieille ville, celle où se trouve encore aujourd'hui le magasin, grâce à une hypothèque accordée par la FCTA (*Fédération du commerce, des transports et de l'alimentation*), dont Pinkus était membre depuis de nombreuses années. Son président, Hermann Leuenberger, qui présidait également l'USS, apporta lui-même chez le notaire les 159'000.-. Au plus fort de l'hystérie anticommuniste de 1956, où syndicalistes et socialistes tenaient leur rôle, ce fait mérite d'être relevé. A Zurich, c'est une véritable atmosphère de pogrom contre les communistes et le PST s'effondre. Sommé par un collègue bâlois de dire s'il en était toujours membre, Pinkus répondait, le 15 novembre 1956: «Je ne me suis pas manifesté en tant que membre d'un parti politique, particulièrement depuis le début de mon activité de libraire indépendant, même si, par ailleurs, je n'ai nullement caché mes opinions politiques. Je puis d'autant moins répondre à votre question que le parti dont vous parlez a éclaté en groupes opposés et n'existe plus là où j'habite. Si vous posez la question en relation avec les événements de Hongrie, alors je puis vous assurer que je les regrette le plus profondément et les condamne le plus vivement»<sup>5</sup>.

Néanmoins le PST réussit à survivre à Zurich et Pinkus continuera à en être un membre fidèle, tout en exerçant l'essentiel, si ce n'est la totalité de ses activités en marge de celui-ci. Il faut dire que ce parti, qui, à Zurich, n'était plus qu'un groupuscule, était hors d'état d'exercer le moindre contrôle et d'imposer sa discipline à Theo. Quand, à la fin des années 1960, dans un climat tout différent, une partie des nouvelles générations se radicalisèrent, quelques dizaines de jeunes vinrent gonfler les maigres effectifs du PST où ils furent regroupés dans la «*Junge Sektion*». Celle-ci ne tarda pas à entrer en conflit avec la direction du parti. Pinkus, en relations avec beaucoup des jeunes adhérents, qui fréquentaient sa librairie, jouissait

---

<sup>5</sup> R. M. Lüscher, *op. cit.*, p. 297. Cf. les témoignages, dont celui de Pinkus, dans: «*Niemals vergessen*». *Betroffene berichten über die Auswirkungen der Ungarn-Ereignisse 1956 in der Schweiz*, Zurich, Limmat Verlag, 1976, 125 p.

d'une grande popularité au sein de cette Section où il donnait des conférences et des cours. Lorsqu'au début 1969, elle fut dissoute par la direction, Konrad Farner, intellectuel lui aussi fort en vogue auprès des jeunes, démissionna du PST en signe de protestation. Pinkus, lui, n'en fit rien, décevant de ce fait beaucoup de ses partisans et, en particulier, son fils aîné. Tout en déplorant l'incompréhension du parti à l'égard des aspirations de la jeunesse, il entendait maintenir à tout prix ses relations avec la DDR et avec ses nombreux amis des pays de l'Est et, pour cela, conserver sa carte du parti.

Son attitude politique transparaît à travers les pages du *Zeitdienst*, qu'il rédigea, de plus en plus seul, jusqu'au moment où il dut interrompre la publication, à la fin des années 1980, ce dont il souffrit certainement. Grâce à cette petite feuille, il happait au passage les idées des uns et des autres, les commentait au besoin et suscitait ainsi la discussion. Mais en respectant toujours certaines limites: celles qui lui permettaient de continuer à faire passer son journal en DDR et d'éviter la rupture avec le PST. L'inconvénient, c'est que beaucoup de ses nombreux collaborateurs successifs ne s'accommodaient ni de ces prudences ni de sa manière très personnelle de diriger et de faire le journal. Aussi la feuille prenait-elle de plus en plus l'apparence d'un manteau d'arlequin, car elle se bornait en grande partie à reproduire divers articles parus dans la presse de gauche allemande. Ajoutons que si le *Zeitdienst* se vendait, il le devait essentiellement à Pinkus lui-même qui, sa sacoche bourrée d'exemplaires, était de toutes les manifestations, rassemblements et réunions, proposant à chacun le dernier numéro, distribuant à titre de spécimens les anciens et faisant souscrire des abonnements.

L'activisme de Theo s'accompagnait d'un extraordinaire talent pour se faire aider par les uns ou les autres, jeunes ou moins jeunes.

A partir de 1968, il s'intéressa de plus en plus à l'autogestion, y consacrant divers articles et en faisant le thème de conférences. Passant de la théorie à la pratique, il proposa à ses collaborateurs de transformer la librairie en entreprise autogérée. Mais ceux-ci commencèrent par refuser, redoutant les responsabilités et un surcroît de travail: ne valait-il pas mieux toucher son salaire et, sa journée accomplie, partir l'esprit libre? Ce ne sera qu'en 1971 que Pinkus parviendra à ses fins: songeant à une «retraite» qui devait être fort active et lui permettrait de se consacrer encore plus librement à ses diverses entreprises, il décida de créer une fondation, la *Stiftung Studienbibliothek zur Geschichte der Arbeiterbewegung*, en lui remettant l'importante bibliothèque qu'il s'était constituée et en l'installant dans des locaux adéquats. En même temps, la fondation recevait l'immeuble occupé par la librairie; celle-ci, formée désormais en coopérative par ses employés, louait, au prix du marché, ses locaux à la fondation, assurant ainsi le financement de cette dernière. Cet habile montage amènera néanmoins quelques frictions en ce qui concerne le loyer; il s'en fallut même de peu qu'un tribunal eût à juger une affaire «Pinkus contre Pinkus».

Autre fondation: celle du centre de vacances et de formation de Salecina, créée en 1971, grâce à un don de 200'000.- d'un ami. Près du col de la Maloja, qui relie la Haute Engadine à l'Italie, la fondation acquit une ferme. Grâce à des volontaires, apprentis du bâtiment, étudiants, etc. les bâtiments furent aménagés et agrandis, en quelques années, de façon à pouvoir accueillir quelque 60 à 70 personnes pour des séjours de vacances, des rencontres, des séminaires ou des cours. Ceux-ci s'organisaient souvent de la façon spontanée qui était chère à Pinkus. Apprenant que Herbert Marcuse passait régulièrement ses vacances à Pontresina, il s'y fit descendre en voiture et «enleva» le philosophe pour une journée: ce sera le premier «séminaire Marcuse», improvisé avec les étudiants en pédagogie qui séjournaient alors à Salecina. Par la suite il y aura un séminaire Marcuse-Frisch et beaucoup d'autres, avec des intervenants moins célèbres. Dont certains, organisés par diverses associations, d'une façon totalement autonome, en louant les bâtiments de Salecina.

Il faut dire quelques mots, pour terminer, de Pinkus éditeur. Pendant la guerre déjà, il avait fondé le *Limmat Verlag*. Mais c'était plus une enseigne qu'une véritable maison d'édition, car, pendant longtemps, son catalogue se limita à deux ouvrages. Les capitaux manquaient, des projets de coédition avec la DDR échouèrent et la firme se borna, pendant longtemps, à gérer les droits d'auteurs pour l'Europe du romancier B. Travençolo, émigré en Amérique. Dans les années 1960, Pinkus se lança dans le *reprint*, en collaboration avec diverses maisons allemandes; mais, là aussi, cela se fit au coup par coup, sans conception d'ensemble, sans une véritable cohérence. Il avait envisagé de réimprimer les documents originaux et rares du socialisme, mais sans que cela réponde à un plan. Sa meilleure réussite fut probablement le *reprint* du *Vorbote* (1866-1871), la revue de Johann Philipp Becker, qui joua un rôle capital au sein de la première Internationale, réalisé avec Dietz Verlag, à Berlin. Le dernier petit ouvrage publié par la maison de Pinkus est tout à fait caractéristique de sa manière de faire. Ayant pris possession d'une partie des papiers de Margarethe Faas-Hardegger (1882-1963), syndicaliste, féministe et libertaire, il y avait trouvé une partie des lettres que lui avaient adressées Gustav Landauer et Erich Mühsam. Comme il avait appris que la *Zentralbibliothek* de Zurich conservait quelques lettres de Max Höelz à Carl Seelig (connu aujourd'hui pour son soutien à Robert Walser), que, dans les papiers de Jakob Herzog, l'un des premiers communistes suisses, que la société Suisse-URSS se préparait à expédier à Moscou, figurait une lettre de Kropotkine, il décida de réunir le tout et, avec l'aide de trois étudiants mobilisés pour l'occasion, d'en faire un volume intitulé: *Briefe nach der Schweiz*<sup>6</sup>. Comme, dans les papiers Faas, il avait trouvé des liasses d'invendus du *Sozialist* de

---

<sup>6</sup> *Briefe nach der Schweiz. Gustav Landauer, Erich Mühsam, Max Höelz, Peter Kropotkin*, Zurich, Limmat-Verlag, 1972, 80 p.



*Theo Pinkus en 1966 dans sa librairie, la Limmatbuchhandlung. Gravure sur lino de Frans Masereel (Gretler's Panoptikum zur Sozialgeschichte, Zurich)*

Landauer, pour 1909, il en encarta un exemplaire dans chaque livre mis en vente. Bien entendu, ces documents disparates, dont le seul trait commun est d'avoir été expédiés «vers la Suisse», n'offrent, sortis de leur contexte

et démunis des commentaires nécessaires, qu'un intérêt des plus limités. De plus, Theo a pris pour une lettre originale à Herzog ce qui n'était que la copie d'une traduction allemande de la lettre bien connue de Kropotkine à Georg Brandes, publiée dans une grande partie de la presse européenne en octobre-novembre 1919... Ce fut la dernière publication sous la direction de Pinkus; par la suite, la maison d'édition se transforma, elle aussi, en coopérative et fut reprise par une équipe qui lui a donné un grand essor et a su lui assurer, aujourd'hui, un certain profil.

Si l'activisme de Pinkus n'était pas toujours heureux, surtout en matière d'édition, ses efforts pour la diffusion des gravures sur bois de Franz Maserel se soldèrent par des résultats réjouissants. De même lorsqu'en septembre 1966, il se rendit à Budapest en compagnie de Leo Kofler et Wolfgang Abendroth pour y enregistrer la discussion qu'ils eurent avec Georg Lukacs. Le petit livre qui en sortit, chez Rowohlt, a conservé tout son intérêt<sup>7</sup>.

Si l'on essaye de faire un bilan, ce qui frappe, dans cette existence agitée, c'est l'extraordinaire vitalité de Pinkus. Et cela jusqu'à son dernier jour. Ce qui lui a donné la force nécessaire, c'est peut-être bien ce qu'une de ses liaisons féminines nommait sa «*schöne Selbstzufriedenheit*», un souverain contentement de soi. Et elle ajoutait: «Peut-être que le secret de ta grande activité et de ton énergie repose aussi un peu sur le fait que tu es pourtant très égocentrique»<sup>8</sup>. Satisfaction de soi, bonne conscience imperturbable, égocentrisme tempéré par l'identification totale de sa personne à la cause et de la cause à sa personne, ce sont peut-être ces traits qui ont permis à Pinkus de traverser, intact ou apparemment tel, une époque fertile en drames et en tragédies et de demeurer, au sein du Parti et de ce qu'on pourrait appeler la mouvance communiste, un individualiste.

Marc Vuilleumier

---

<sup>7</sup> *Gespräche mit Georg Lukacs*. Hans Heinz Holz, Leo Kofler, Wolfgang Abendroth. Herausgegeben von Theo Pinkus. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1967, 135 p.

<sup>8</sup> R. M. Lüscher, *Op. cit.*, p. 334.